

Zeitschrift: Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport
Herausgeber: École fédérale de sport de Macolin
Band: 42 (1985)
Heft: 10

Artikel: Sport, monde du travail et culture
Autor: Kaech, Arnold
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-998565>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

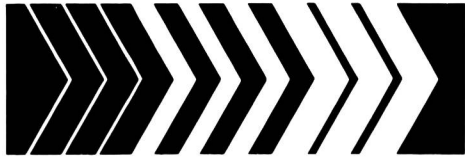
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Sport, monde du travail et culture

Arnold Kaech

Adaptation française: Eric Jeanneret

Le sport est-il véritablement un élément de la culture et, si oui, quelle place faut-il réellement lui réserver? Voilà une question qui n'a pas fini de faire couler l'encre. Une chose est pourtant indiscutable: le sport exerce une influence réelle sur la vie culturelle. Ce thème nous est proche, pour différentes raisons, et nous aurons souvent encore l'occasion de l'aborder. Nous donnons la parole, aujourd'hui, à Arnold Kaech, qui fut le premier directeur de l'Ecole fédérale de sport. A partir d'«Homo Ludens», le livre bien connu de Johan Huizinga, il trace un audacieux triangle entre trois points fondamentaux: le jeu, le sport et la culture. Cette étude intéressera sans aucun doute les lecteurs de MACOLIN. (Y. J.)

Les lauriers m'attirent, l'oisiveté me pèse; le danger trempe les forces des jeunes gens, la souffrance leur donne du souffle. (Hölderlin)

Le sport, frère du travail?

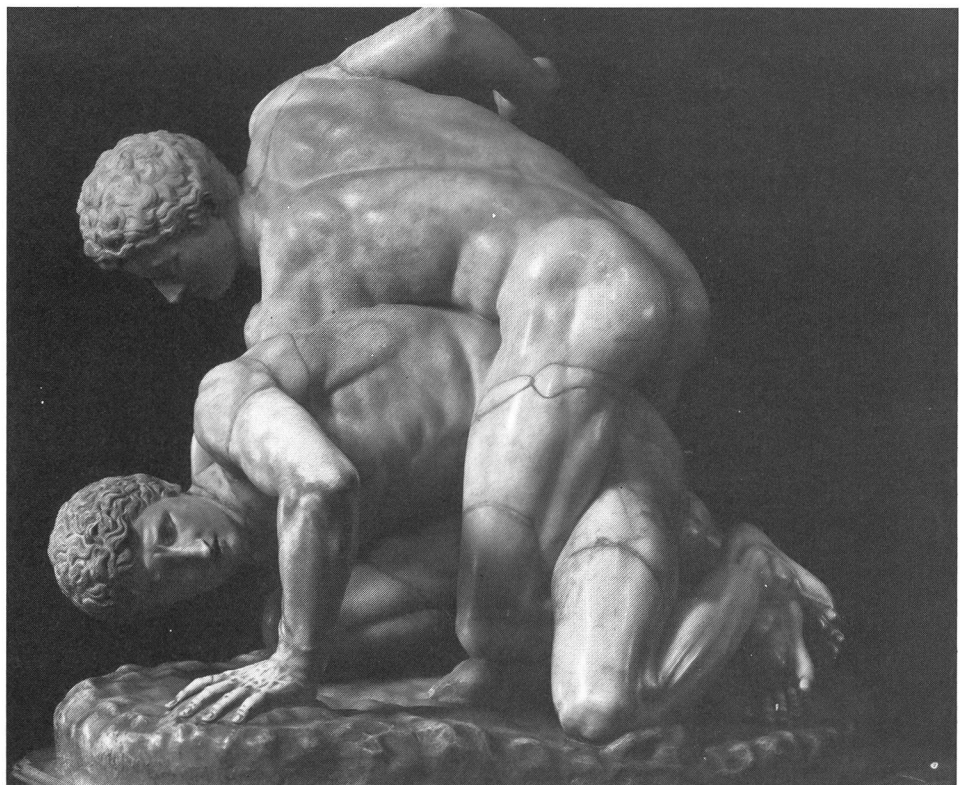
Prononçant une conférence, en 1954, devant la Fédération allemande du sport, José Ortega y Gasset commença par ces paroles insolites: «Le sport n'est pas un plaisir, mais un dur effort. On peut dire, dans ce sens, qu'il est le frère du travail.» Il est bien difficile de souscrire à cette thèse étrange, qui implique que l'effort ne peut pas être un plaisir. C'est un défi lancé à tous ceux qui voient, dans le goût de l'effort, un des principaux mobiles du sport. L'auteur finlandais Lauri Pihkala n'est certes pas seul de son avis lorsqu'il écrit: «Un élément essentiel, dans le sport, est le goût de l'effort. C'est ce qui caractérise la performance sportive et la distingue des peines et des fatigues du labeur quotidien.» En commençant son allocution par ces mots, Ortega y Gasset cherchait probablement à ébranler les idées toutes faites de ses auditeurs. Il se découvrait, comme un boxeur baisse sa garde, tendant ainsi un piège à son adversaire. Commentant ce préambule, Herbert Peckmann écrit: «Le but d'Ortega y Gasset était de faire découvrir au public une petite différence entre ces deux sortes d'efforts, entre le sport et

de la vie. Il diffère de tous les autres efforts, qui sont nécessaires, qui nous sont imposés.» Peckmann interprète la pensée d'Ortega de la manière suivante: «Ainsi, un individu ne fait pas de sport pour atteindre quelque chose; son activité serait alors utilitaire, ce serait du travail et non du sport. Non, il se livre au sport parce qu'une sorte d'exubérance le pousse à agir, parce qu'il puise dans sa force intérieure.» Interprétation fidèle ou abusive? Nous n'en déciderons pas. Ortega y Gasset est un penseur complexe, souvent difficile à comprendre. Mais ses remarques vont nous permettre d'aborder un autre auteur: l'historien et essayiste hollandais Johan Huizinga (1872-1945).

le travail.» Ortega mit d'ailleurs les auditeurs sur la voie, lorsqu'il déclara, un peu plus tard: «Le sport n'est pas une marotte parmi d'autres; c'est l'expression la plus directe, la plus immédiate, du sens premier

Homo ludens

Le livre qui porte ce titre est capital pour tous ceux qui mènent une réflexion sur les rapports entre le sport et la culture. Qu'ils



Lutteurs. Copie d'une sculpture hellénistique de la fin du III^e siècle av. J.-C. (marbre). Florence, Offices.

écoutent tout d'abord Huizinga évoquer, dans l'avant-propos, la difficulté et les risques d'une telle recherche: «C'est le sort réservé à quiconque veut traiter des problèmes de culture que de s'aventurer sur des terrains variés qu'il ne possède pas à fond.»

Si l'illustre Hollandais a l'impression de prendre certains risques, à combien plus forte raison est-ce le cas de l'auteur de cet article, plus versé dans les questions sportives que culturelles... J'aurais reculé depuis longtemps devant le danger de l'entreprise, si Huizinga ne m'avait pas montré lui-même le bon exemple; il note: «Devant l'alternative: écrire maintenant ou jamais, sur un sujet qui me tenait à cœur, j'ai opté pour la première solution.» Je vais faire preuve, toute proportion gardée, de la même audace...



Tête de pugiliste (Satyros), par Silonon. Athènes.

A l'*homo faber* – l'homme qui fabrique, façonne le monde – et à l'*homo sapiens* – défini par l'intelligence et la raison –, Huizinga oppose l'homme qui joue: l'*homo ludens*. Le jeu est une caractéristique fondamentale de la vie humaine. Il est partout présent dans les processus culturels, dont Huizinga ne se lasse pas de décrire la variété. La culture naît sous forme de jeu; à l'origine, elle est «jouée». Ce n'est pas le jeu qui donne naissance à la culture; mais elle se développe *comme* jeu et *dans* le jeu. Activité libre et désintéressée, située en dehors des tâches quotidiennes, le jeu peut néanmoins absorber totalement le joueur. C'est sérieusement que celui-ci se livre à son jeu. Il ne se soucie pas de son intérêt matériel, son action est dénuée de toute utilité. Le jeu se déroule dans un espace et à un moment bien déterminés, selon des règles acceptées tacitement ou expressément formulées, dans une atmosphère de joie et d'enthousiasme.

Chapitre après chapitre, Huizinga met en évidence la place surprenante de l'élément ludique dans l'origine et l'évolution de toutes les grandes formes de la vie collective: culte, poésie, musique et danse, sagesse et science, droit, combat et guerre.

Les lecteurs intéressés par les rapports entre la culture et le sport peuvent légitimement espérer, au vu de ce bref résumé, trouver chez Huizinga une réponse à la plupart de leurs questions. Le livre tient ses promesses lorsqu'il traite de l'histoire du sport, mais révèle certaines faiblesses dans l'analyse des phénomènes contemporains.

Dans les anciennes civilisations, il existe des relations manifestes entre culture et sport (ou culture et jeu; commençons par assimiler, pour simplifier, le sport et le jeu). Citons un exemple particulièrement éloquent: la Grèce antique avec ses multiples «jeux», dont les plus importants et les plus célèbres étaient ceux d'Olympie. Cette manifestation, d'inspiration religieuse, a occupé une place centrale dans la société hellénique pendant plusieurs siècles. Elle mettait en présence non seulement les meilleurs athlètes, mais aussi des hommes d'Etat, des philosophes, des poètes, des chanteurs, des artistes, des jongleurs, bref tous ceux qui, en Grèce, avaient un nom ou aspiraient à en avoir un. C'est aux Jeux olympiques que nous sommes redevables des «Odes» de Pindare et de toute une partie de la culture grecque. C'est à Olympie que le jeune Thucydide entendit Hérodote lire son histoire des guerres médiques et fut à ce point enthousiasmé qu'il résolut de devenir historien à son tour. On constate, ici, une véritable – et admirable – interpénétration du sport et de la culture.

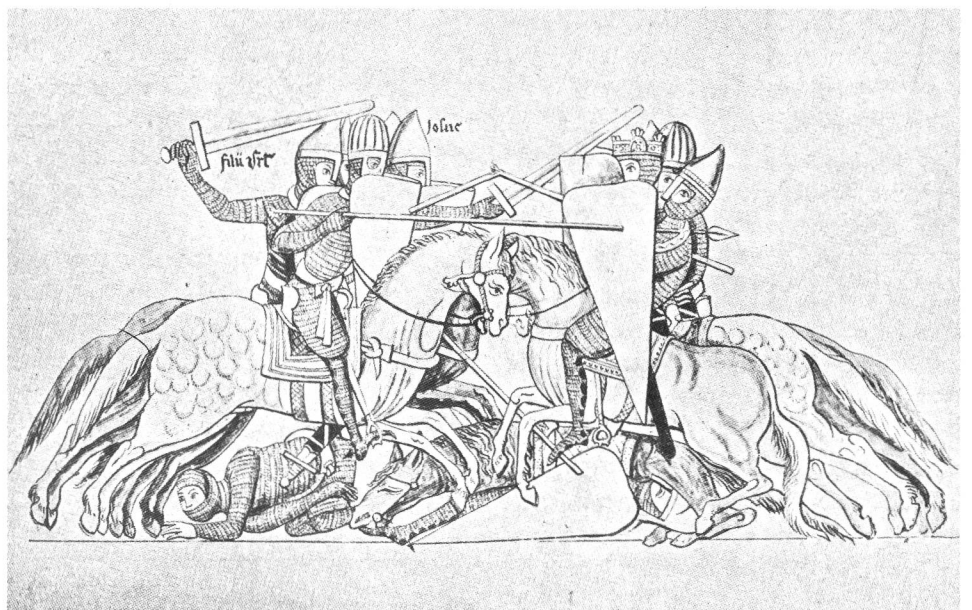
Huizinga étudie, ensuite, la place de l'élément ludique dans d'autres sociétés. La signification du jeu dans la civilisation romaine est à la fois plus limitée et plus

«grossière» que dans la société hellénique. «Le mot «ludus», en dépit de tout ce qu'il évoque de joyeux et de libre, a toujours servi à désigner l'ensemble des jeux romains, avec leur caractère sanglant, superstitieux et esclavagiste.» Certains historiens ont relevé que le sport et l'exercice physique avaient, à Rome, un rapport direct avec ce qui était utile à la guerre. Les Romains ne faisaient pas grand cas de l'athlétisme grec, sinon comme spectateurs. Mais ils ne pouvaient se passer de leurs jeux, comme en témoigne l'expression «panem et circenses». Dans leur esprit, ces spectacles correspondaient, tout comme la nourriture, à un droit des citoyens. Souvent, les politiciens satisfaisaient à cette revendication pour s'attirer la sympathie du peuple.

La chrétienté n'était pas favorable aux jeux sportifs. Depuis Platon déjà, le corps avait mauvaise presse; l'Eglise l'exclut carrément du domaine de la culture. Il était bon pour travailler, pas pour grand chose d'autre. Et le labeur quotidien était lui-même présenté comme une dure fatalité: «Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front.»

Longtemps, les Jeux olympiques ont subsisté envers et contre tout dans le monde chrétien, comme une sorte de bloc erratique. En 393, cependant, l'empereur Théodose mit fin à ce qu'il considérait comme des pratiques païennes. Les Jeux, dont l'origine remontait à 776 avant Jésus-Christ, avaient ainsi été célébrés pendant plus d'un millénaire (1169 ans pour être précis!).

Tandis que le lecteur suit Huizinga, dans cette marche à travers les siècles, jusqu'à l'époque actuelle, l'idée de rapports étroits et naturels entre le sport et la culture s'éloigne toujours plus. L'historien hollandais constate un recul de l'élément ludique au XIXe siècle. Et il porte finalement un juge-



Les tournois de chevaliers, soumis à des règles compliquées et entourés de tout le faste de la cour, occupaient une grande place dans la vie sociale et culturelle du Moyen Age. Notre illustration montre une joute vers 1170 (tiré de: Martin Vogt: «Der Sport im Mittelalter»).

ment sévère sur le sport moderne, qui n'a plus grand chose à voir avec le jeu et la joie, qui est devenu un élément «sui generis», une activité en soi, marquée surtout par le sérieux et la discipline. «Ni les Olympiades, ni l'organisation sportive des universités américaines, ni les compétitions internationales annoncées à grand fracas n'ont pu relever le sport au niveau d'une activité créatrice de style et de culture. En dépit de son importance aux yeux des participants et des spectateurs, il demeure une fonction stérile, où le vieux facteur ludique s'est presque entièrement éteint.»

L'honneur et la gloire

Mais on ne peut assimiler entièrement la culture et le jeu, ni faire du jeu la seule caractéristique du sport. Huizinga ne l'ignore pas. Il dépeint l'aspiration à la gloire, récompense de performances exceptionnelles, comme un des mobiles les plus puissants des exercices sportifs, individuels ou collectifs. Le désir de se distinguer joue un rôle particulièrement grand lorsque le résultat – victoire à la lutte, classement dans une course – est objectivement mesurable. Pihkala, que nous avons déjà cité, note que le mot finnois «Urheilü», qui signifie sport, comporte l'idée de bravoure: faire du sport, c'est montrer son courage. Le mot suédois «Idrott» (norvégien: «Idrett») a la même signification complexe: sport, hardiesse et fougue. Le rapport du sport avec l'honneur est également étroit. L'honneur est le bien suprême dans l'idéal de la chevalerie, que ce soit au Japon, dans le monde arabe ou au Moyen Age chrétien.

Ainsi se mêlent dans le sport la joie, le jeu et l'aspiration à «être toujours le meilleur et à surpasser les autres» (Homère). Souvent, la rage de vaincre domine l'élément ludique. En proie à cette rage, les adversaires vont jusqu'aux limites extrêmes de leurs forces et parfois les dépassent. Pour les spectateurs, l'intensité dramatique augmente d'autant.

Il faut parler encore une fois, à ce sujet, des Grecs de l'Antiquité, qui avaient un sens aigu de la compétition et l'étendaient à toutes sortes de domaines. Huizinga signale, en Grèce, les concours les plus divers: c'était selon le cas à qui chanterait le mieux, à qui mangerait ou boirait le plus, à qui résoudrait les énigmes les plus difficiles, à qui resterait le plus longtemps éveillé, etc. Les hommes s'affrontaient dans des concours de beauté. Pour célébrer la mort de Kalanos, Alexandre mit sur pied des épreuves de gymnastique et de chant, sans oublier de récompenser les meilleurs buveurs. Bilan: 35 morts restés sur le «champ de bataille». Six autres participants, dont le vainqueur, rendirent l'âme après la clôture des joutes. Ainsi s'illustre (tristement!) le goût des Hellènes pour la compétition...

Ce goût s'est manifesté d'une manière plus positive en assurant le succès et la longévité des Jeux olympiques. Mais ces excès ont sans doute été la cause profonde de leur déclin. Huizinga retrouve, dans l'époque actuelle, cette surévaluation de la compétition et fonde sur ce phénomène sa critique du sport moderne.

Loisirs et justice sociale

Dans les anciennes civilisations, la division en classes laborieuses (esclaves) et oisives semblait naturelle. La peine des uns était la condition du temps libre, des jeux et des ébats des autres. Peu d'historiens semblent choqués par cet état de faits; Huizinga ne l'est pas non plus. La même division existe également – mais avec d'autres structures sociales – dans certaines civilisations ultérieures. «Qui cultiverait les champs, si vous étiez tous des seigneurs?», demandait au XIIIe siècle Berthold de Regensbourg aux paysans. Peu à peu, au cours des siècles, la population laborieuse a tout de même réussi à se ménager assez de loisirs pour développer ses propres formes de jeu et de compétition. Elles étaient très en vogue dans l'Ancienne Confédération.

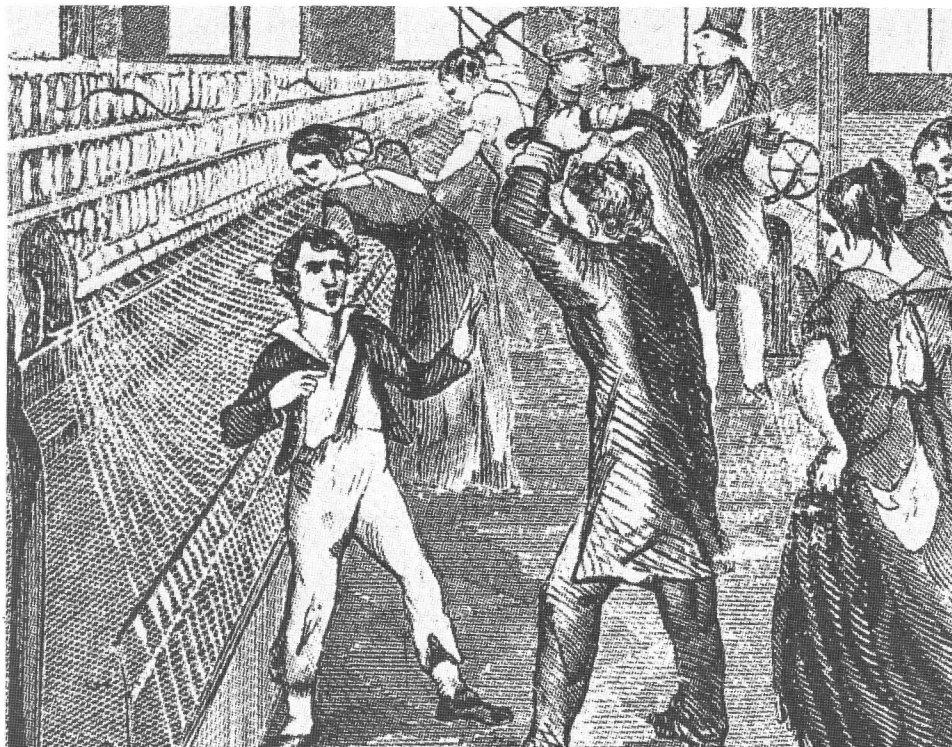
Il est vrai que l'Eglise et les autorités voyaient d'un mauvais œil ces écarts dans le monde du jeu. Elles multipliaient les admonestations et les mises en garde à ce sujet; cela vaut particulièrement pour la période de la Réforme et de la Contre-Réforme. L'historien zurichois *Walter Schaufelberger* énumère ainsi de nombreuses interdictions à respecter, «pour éviter la colère divine», «pour détourner de nous le

juste courroux du Seigneur». Un contemporain, cité par cet historien, regrette amèrement que l'on soit accusé d'hérésie pour avoir croisé le fer, lancé des pierres, s'être exercé au saut ou livré à d'autres exercices de ce genre.

La révolution industrielle

Les chaînes de travail en fabrique allaient se révéler plus efficaces que toutes les règles morales et religieuses pour empêcher les masses laborieuses de se livrer aux plaisirs du jeu. Si le travail des paysans passait par des hauts et des bas selon le cycle des saisons, ce qui leur assurait certains loisirs, les choses changèrent avec la révolution industrielle: c'était désormais les machines et leurs propriétaires qui dictaient le rythme. Et ce rythme pouvait être effroyable. *Ernst Jokl* a publié, à ce sujet, un document bouleversant. En 1831, en Angleterre, le «Comité d'enquête sur le travail des enfants dans les fabriques» interrogea une femme chargée, dans une entreprise, de la subsistance des enfants (en l'occurrence, des filles):

- *A quelle heure, le matin, les filles se rendaient-elles à la fabrique?*
- Pendant environ 6 semaines, elles y allaient à 3 heures du matin et travaillaient jusqu'à 10 ou 11 heures du soir.
- *Quelles pauses étaient-elles prévues pendant ces 19 heures de travail?*
- Un quart d'heure pour le petit déjeuner et une demi-heure pour le repas de midi; pour la boisson, un quart d'heure.



Dans une filature de laine en Angleterre, vers 1850, un enfant reçoit le fouet. Des scènes comme celle-là étaient quotidiennes à cette époque dans les fabriques.

- *Était-il difficile de réveiller les enfants, le matin, pour une si longue journée de travail?*
- Oui, à la première heure, nous devons les tirer du sommeil en les secouant. Il fallait ensuite les mettre debout et les habiller avant de pouvoir les envoyer au travail.
- *Le travail fatiguait-il beaucoup les enfants?*
- Souvent, nous devons les faire manger (le peu que nous avons!). Il fallait les secouer et il arrivait qu'ils s'endorment avec la nourriture dans la bouche.

L'enquête réalisée par ce comité a conduit à la promulgation d'une loi interdisant le travail des enfants. Il n'en reste pas moins que ce document jette une lumière crue sur une société qui se passionnait certes pour le sport (les courses d'Ascot remontent à 1711, le Derby d'Epsom à 1780), mais qui était bien loin d'être «ouverte».

Le sport moderne, qui prenait alors son essor, était pour la grande majorité de la population une réalité entièrement inaccessible. «L'idée qu'un citoyen moyen ait du temps à consacrer à des loisirs avait, il n'y a pas bien longtemps encore, quelque chose de révolutionnaire. Si l'ouvrier n'était pas à la fabrique, il récupérait pour être en bonne forme au moment de reprendre le travail». Cette révolution a bel et bien eu lieu. L'introduction des machines a déchargé les travailleurs d'une bonne partie des efforts physiques qu'ils devaient accomplir.

Les machines, ces tyrans, sont devenues des auxiliaires grâce aux progrès de la technique. Dans presque tous les secteurs, la productivité a fait un bond en avant. Pour la première fois dans l'histoire, les loisirs ne sont plus, dans la société industrielle moderne, un privilège réservé à une minorité, mais un bien auquel chacun a droit. Comment faire usage de ce nouveau bien? Les réponses satisfaisantes font encore défaut. L'évolution est en avance sur les idées et sur la politique. Mais une chose est d'ores et déjà certaine: un rôle central revient au sport dans l'aménagement des loisirs.

Le sport moderne entre le jeu et le professionnalisme

Huizinga donne une image exagérément sombre du sport moderne. Son livre a été publié en 1938. L'évolution intervenue depuis lors a démenti son pessimisme et ce n'est pas desservir le savant hollandais que de le constater; Huizinga était historien et non futurologue. Conscient des limites de son étude, il écrit au début du dernier chapitre, intitulé «L'élément ludique de la culture contemporaine»: «Il va de soi que le temps dont nous parlons est toujours un passé déjà historique, un passé qui s'effrite à mesure qu'on s'en éloigne.» Huizinga a été influencé par l'évolution du



Les Jeux olympiques de 1936 dans l'Allemagne hitlérienne. Acheminée par les traditionnels porteurs de flambeaux, la flamme olympique arrive en Allemagne, venant de Tchécoslovaquie. La récupération politique des Jeux commence...

sport au cours des années trente, dont témoignent, par exemple, les Jeux olympiques célébrés en 1936 dans l'Allemagne hitlérienne. Les manifestations inquiétantes ne manquaient pas: le développement du sport était entièrement axé sur les élites, il ne profitait pas au grand nombre; le sport était un cheval de bataille du chauvinisme: ainsi, les concurrents allemands se devaient de gagner, pour le Führer et pour la patrie, afin de prouver la supériorité d'une race et d'un système politique.

Même si certaines de ces tares se manifestent encore, cette crise des années d'avant-guerre a été surmontée. Alors que l'amélioration des records retenait seule l'attention

au temps de Huizinga, un autre phénomène, plus impressionnant encore, est apparu depuis lors: l'engouement des masses pour le sport. Comme un courant bien-faisant, la vogue du sport atteint tous les pays et tous les continents; elle touche même les Etats du Tiers monde qui viennent de faire leur entrée dans la communauté des nations. S'il vivait encore, l'auteur hollandais serait sans doute le premier à se réjouir de la place occupée par l'élément ludique dans le monde d'aujourd'hui. Mais reprenons la critique du sport formulée par Huizinga. Tout d'abord, il représenterait «une fonction stérile, où le vieux facteur ludique s'est presque entièrement éteint». Ensuite, il ne s'agirait plus d'une «activité créatrice de style et de culture». Il faut accorder à Huizinga que de nombreuses manifestations sportives relèvent du travail et de ses règles, plutôt que du jeu. Il est justifié de parler de professionnalisme au sujet non seulement des professionnels déclarés, mais aussi des «amateurs» qui ne se distinguent que formellement des premiers; dans ce domaine, le sophisme est roi... Ici, ce sont les règles du travail qui ont cours et les protagonistes recourent aux armes en usage dans les conflits du travail: contrats d'engagement, rapports de dépendance, amendes, menaces de licenciement puis licenciement, menaces de grève et grève, violences contre les briseurs de grève, etc. On pourrait multiplier ces exemples.

Pourtant, un élément ludique se manifeste même dans le secteur du professionnalisme. Le sportif de métier peut, certes, régler son effort en fonction des primes à encaisser. Mais le fait même qu'il ait choisi cette carrière montre qu'il ne recherche pas un «job» dans lequel il suffit de satis-



Le Derby d'Epsom (1981). Toute l'élite est présente, en frac et haut-de-forme. Hommage solennel rendu au sport et à la culture, ou snobisme?

faire à des normes. Cet homme a, profondément ancré en lui, le goût de la compétition. Et s'il vit une terrible épreuve dans la montée du Mont Ventoux, s'il va jusqu'à la limite de ses forces, c'est qu'il se livre avec passion à un *jeu*, dans lequel il s'agit «d'être toujours le meilleur, de surpasser les autres.»

Mais Huizinga a raison de souligner que, dans ce secteur, l'élément ludique est souvent étouffé par les lois du travail. Relevons, en passant, que ce sont parfois les règles du sport qui envahissent le monde du travail. Nombreux sont les chercheurs qui poursuivent leurs travaux dans une atmosphère ludique. Nombreux, aussi, les chefs d'entreprise qui mènent leurs affaires comme un sport. On le voit, les limites sont floues.

Personne ne songerait à nier que l'élément ludique joue un rôle central au théâtre ou dans la danse. Personne n'oserait prétendre que Noureyev ou les grands mimes ne font qu'exécuter un travail parce qu'ils sont payés. Et les héros des grandes manifestations sportives? En quoi se distinguent-ils des acteurs? N'oublions pas que René Maheu, ancien secrétaire général de l'UNESCO, a qualifié le spectacle sportif de «véritable théâtre de notre temps».

Une civilisation modelée par le sport

L'apport du sport à la culture, ou à la civilisation, est-il négligeable comme le pense Huizinga? Nous sommes persuadés du contraire.

Notre société est profondément influencée par ce qu'on peut appeler le «style sportif»; seule l'habitude nous empêche de voir à quel point cette influence est forte. Nous ne faisons pas allusion, ici, à la mode (encore que cet élément ne soit pas dépourvu de signification). Nous pensons plutôt à un état d'esprit et à des règles de comportement liés à la pratique du sport, qui se sont peu à peu étendus à toute la vie en société. Il n'est plus possible, aujourd'hui, de les ignorer impunément, même dans la mêlée politique.

Le sport est ainsi un élément d'ordre dans notre civilisation. Mais son rôle ne s'arrête pas là. Il a changé quelque chose dans la stature et le carrure de l'homme: il suffit, pour s'en convaincre, de comparer d'anciens clichés, représentant nos pères ou nos grands-pères, avec des photographies d'aujourd'hui. Et il a donné naissance à des habitudes entièrement nouvelles. Des dizaines de milliers de sportifs enthousiastes courent le marathon sur le macadam de New York. Dans le monde entier, des légions d'hommes et de femmes accomplissent des performances qui, il y a un demi-siècle encore, étaient réservées à un petit nombre de champions. Le ski de fond, le cross-country, le vélo de randonnée et les courses de montagne mobilisent les masses. Que ce soit à pied, à cheval ou à la

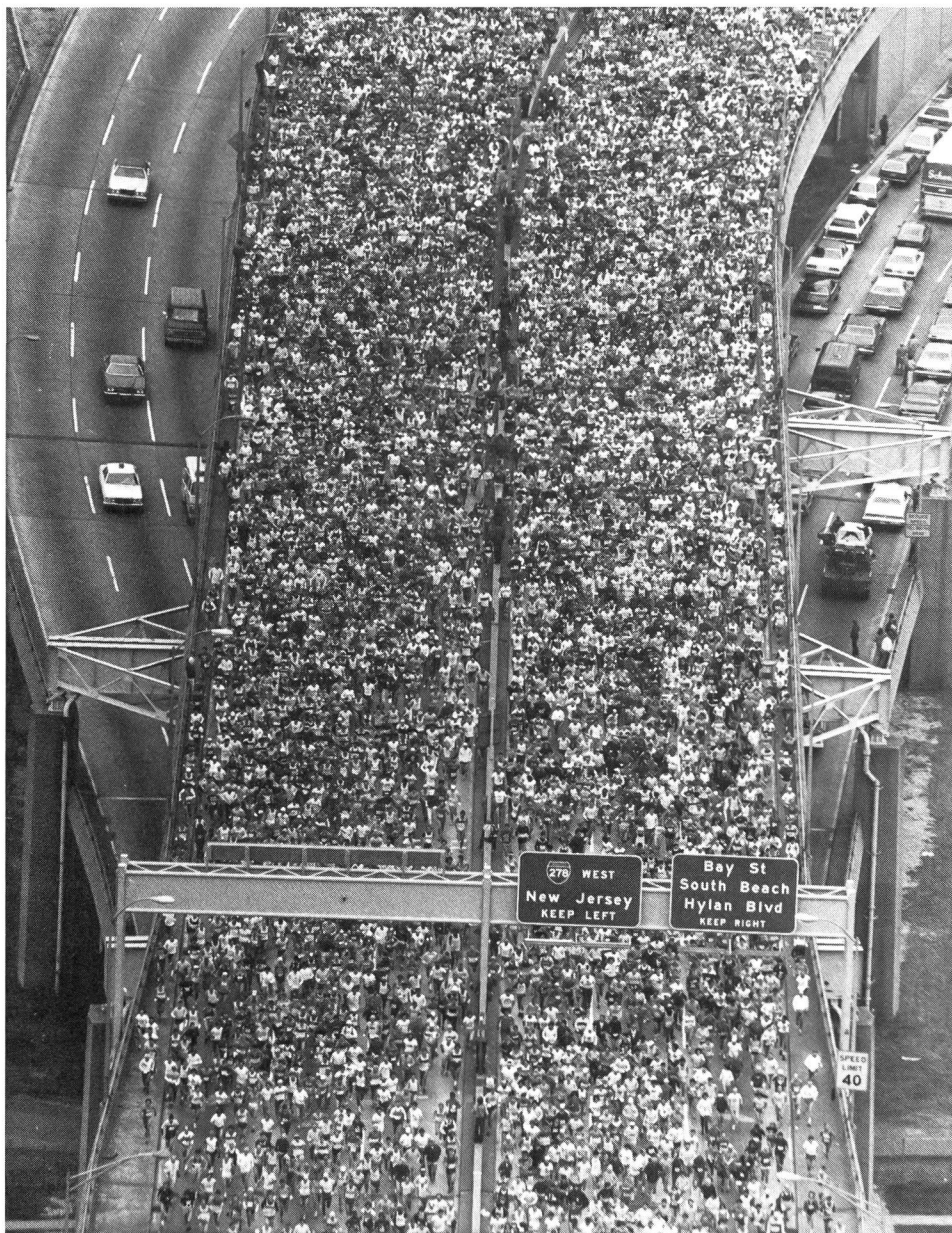
nage, partout on couvre en groupe des distances étonnantes. Les associations sportives, mais aussi le sport non organisé, ne cessent de se développer. Le sport suscite de grands rassemblements, qui tiennent à la fois de la fête, du spectacle et du jeu; voilà qui plairait sans doute à Huizinga.

Cette révolution opérée par le sport dans les mœurs correspond aux nécessités de notre époque. L'homme, qui a moins d'efforts physiques à accomplir dans son travail et dispose de longues périodes de loisir trouve, là, une compensation. S'agit-il d'un réflexe biologique, comme on le prétend souvent? Peu importe dans notre perspective; ce qui compte, c'est que le sport est l'agent principal de cette révolution.

Un exemple illustrera nos propos. Dans les environs de Zermatt, le promeneur aperçoit, sur les pentes ensoleillées, d'anciens champs de seigle, qui ont été cultivés pendant des siècles par les habitants de la région; les plus élevés se trouvent à 2000

mètres. Dans ces champs minuscules et dans des lopins de pommes de terre terriblement escarpés, des hommes, des femmes et des enfants ont, pendant des générations «gagné leur pain à la sueur de leur front». Cependant, depuis que Wymper a fait connaître le Cervin dans le monde entier et qu'un train a relié la vallée aux grandes voies de communication, hiver comme été (1928), ils ont pu échapper à cette fatalité. Les champs sont aujourd'hui en friche, mais les terrasses construites par les cultivateurs au prix d'immenses efforts subsistent, de même que les chemins qu'ils ont tracés. Et là où, autrefois, poussait le seigle, a été aménagé un parcours Vita. Sur les sentiers qui ont bu la sueur des paysans de montagne ahanant des «joggers» qui ne trouvent plus, dans leur travail, l'occasion de se dépenser physiquement.

Que deviendrait l'humanité si le sport n'était pas une «activité créatrice de culture»?



Les masses fascinées par le sport: 15 000 coureurs et 2,5 millions de spectateurs au Marathon de New York (1981).



Le Stade des Aztèques de Mexico.

Témoins de notre temps

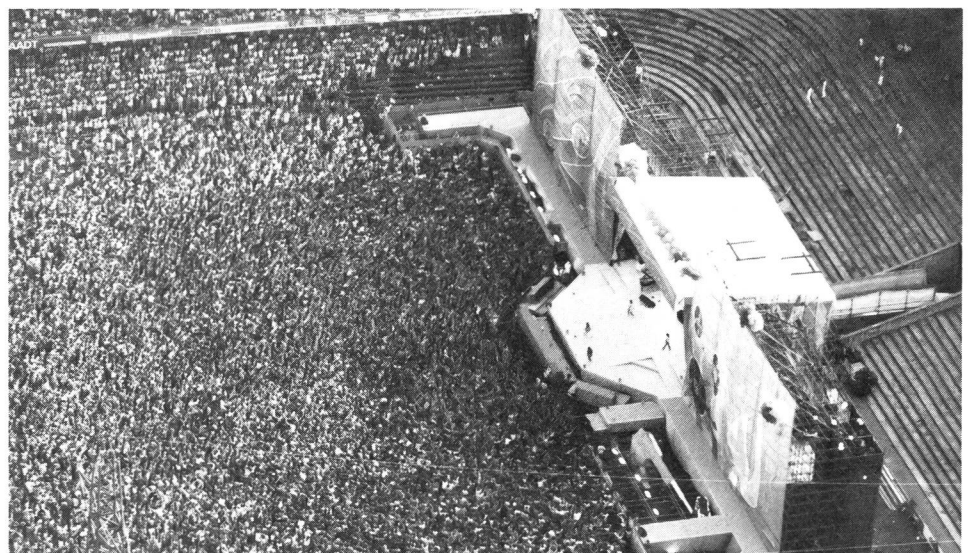
Envisageons la contribution du sport à la culture sous un autre angle encore. On entend souvent, par «culture», ce que d'anciennes civilisations nous ont laissé de tangible. Ainsi, la statue d'Hermès (due à Praxitèle), exhumée à Olympie, est-elle devenue un symbole des jeux helléniques; de même, la cathédrale de Chartres, qui incarne, pour nous, la civilisation médiévale; ou encore la Statue de la Liberté, à l'entrée du port de New York, qui personnifie le capitalisme dynamique et confiant dans l'avenir de la fin du XIXe siècle.

Le sport de notre temps laissera-t-il de tels témoignages aux générations futures? C'est très probable! A moins, bien sûr, que le monde ne soit entraîné dans une catastrophe infiniment plus grave que les tremblements de terre de 522 et 551, qui ont renversé les colonnes du temple de Zeus à Olympie. Le Pape Jean-Paul II a fait la remarque que presque toutes les communautés qui possèdent un lieu de culte disposent aussi d'un terrain de sport. Omniprésence de l'exercice physique et du jeu... Les grands stades sont devenus la scène privilégiée des manifestations de masse. Leurs dimensions dépassent, en effet, celles de n'importe quelle cathédrale. Lorsque Billy Graham veut s'adresser à la foule, il loue un stade. Les 80 000 jeunes (ou pseudo-jeunes) qui ont tenu à voir et à entendre les Rolling Stones et les Supertramps ont empli, pour deux soirées, le plus vaste stade de Suisse. La représentation d'«Aïda», au Hallenstadion d'Oerlikon, a attiré presque autant de monde (70 000 personnes).

Il ne s'agit pas, ici, de porter un jugement sur ces manifestations géantes. Mais le fait que des équipements sportifs se muent ainsi en lieux de spectacle ou de culte mérite d'être mentionné. Autre aspect significatif: une des principales organisations de distribution du pays investit 80 millions de francs dans un complexe à la fois commercial, culturel et sportif. Cette réalisation préfigure-t-elle une intégration plus forte encore de ces différentes fonctions au niveau de l'ensemble de la société? Elle confirme, en tout cas, l'évolution qui voit

d'attrayantes salles à usage multiple remplacer, dans de nombreuses communes, les ternes salles de gymnastique que l'on construisait autrefois.

Il est probable que les générations futures admireront plusieurs édifices sportifs d'aujourd'hui ou, en tout cas, les considéreront comme des réalisations typiques du XXe siècle. Il en ira ainsi, par exemple, du Stade des Aztèques de Mexico, dessiné par Pedro Ramirez Vasquez, ou du bâtiment abritant une piscine et une salle de gymnastique, et pourvu de rampes d'accès, qui a été construit à Tokyo pour les Jeux olympiques de 1964. Les nécessités du sport ont donné, à l'architecture, des impulsions décisives, qui ont eu des effets bien au-delà de ce secteur particulier. *Otto Frei* a relevé qu'on utilisait des matériaux de plus en plus légers dans la construction des équipements de loisir. Il cite, parmi d'autres exemples, une salle de sport et l'«auditorium maximum» d'une université arabe: une membrane de plusieurs milliers de mètres carrés en forme à la fois les parois et le toit; elle est retenue par huit supports, mais ne repose en aucun point sur le sol. On peut aussi voir de vastes enveloppes de ce genre dans les constructions olympiques de Munich, qui évoquent un village de Bédouins.



Concert des Rolling Stones au Stade Saint-Jacques de Bâle (1982).

Le caractère éphémère de tels édifices n'est certes pas un facteur favorable à la transmission des biens culturels aux générations à venir. Mais nos descendants, même lointains, trouveront, dans leurs médiathèques, des photographies de ces bâtiments parmi toutes sortes d'autres documents sur le sport de notre temps. Ils ne manqueront à coup sûr pas d'informations pour se faire une idée des rapports qui existaient entre le sport et la culture au début de l'ère atomique. A condition, naturellement, que l'humanité se montre capable de maîtriser les terribles forces destructrices sorties de ses propres laboratoires. Si elle n'y parvient pas, si elle déclenche une déflagration générale, tous les témoignages de notre temps seront parfaitement vains. ■

Bibliographie

- Diem, Carl: *Poesie des Sportes*. Olympischer Sport-Verlag Stuttgart.
- Elias, Norbert: *Über den Prozess der Zivilisation*. Suhrkamps Taschenbuch Wissenschaft.
- Frei, Otto: *Natürliche Konstruktionen*. Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart 1982.
- Huizinga, Johan: *Homo Ludens*. NRF - Les Essais XLVII - Gallimard - 1951.
- Jokl, Ernst: *Sport and Culture*. Pergamon Press, Oxford, 1964.
- Jokl, Ernst: *Sports in the Cultural Pattern of the World*. Institute of Occupational Health, Helsinki, 1965.
- Maheu, René: *Sport and Culture*. UNESCO. International Journal of Adult and Youth Education, Vol. XIV, No 4, 1962.
- Meier, Christian Caesar: *Severin und Siedler*. Berlin 1982.
- Ortega y Gasset, José: *Vom sportlichen Ursprung des Staates*. Gesammelte Werke, Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart.
- Peckmann, Herbert: *Zum 100. Geburtstag von José Ortega y Gasset*. Olympische Jugend, 6.83, Limpert Verlag GmbH, 6380 Bad Homburg v.d.H.
- Pihkala, Lauri: *Sport, Travail, Culture*. Rapport officiel de la conférence internationale sur la contribution du sport au perfectionnement professionnel et au développement culturel (Gouvernement finlandais/Unesco 1959) Helsinki 1960.
- Schäufelberger, Walter: *Der Wettkampf in der Alten Eidgenossenschaft*. Verlag Paul Haupt, Bern.